

Louis Soler

La langue de la crise

J'avais intitulé ma chronique ironique : " La langue de la crise ", mais il est évident qu'il s'agit d'un titre trop ambitieux. Un tel sujet demanderait un travail systématique et de longue haleine. On n'examinera ce soir que quelques papilles.

Tout le monde connaît la phrase fameuse d'Esopé : " La langue est la meilleure et la pire des choses ". Ça ne date pas d'aujourd'hui, ça date d'il y a vingt-six siècles : comme quoi l'ambiguïté de la langue a toujours été d'actualité ! Mais avec la crise que nous traversons - je ne dis pas " notre " crise, car ce n'est pas nous qui l'avons déclenchée ! - , se pose plus que jamais la question de savoir quels sont les critères qui font qu'on est dans le meilleur ou dans le pire. Où trouver la garantie ? La réponse aurait voulu se dire dans " Ornicar ? Digital " n° 34. Je cite : " Il n'y a pas d'autre solution que de se choisir un nom propre qui garantisse l'énonciation. " Très bien. Mais le problème, c'est que des noms propres, il y en a beaucoup. Certains, comme le plaisir d'amour, ne durent qu'un instant. Et puis, un nom propre, ça ne s'autoproclame pas : Lacan lui-même, comme on l'a vu à Caracas en 1980, ne se disait pas lacanien, mais freudien. Fort d'une telle prétendue garantie, ne va-t-on pas vers un multiple des noms propres, et à terme, vers une guerre des noms propres que cela pourrait entraîner ?

En tout cas, pour s'en tenir à ce qui s'ébauche en ce moment et que j'essaie de comprendre, il m'a semblé en trouver une clé dans le désormais classique " 1984 " de George Orwell, et notamment dans son concept de novlangue : le novlangue - personnellement, j'aurais traduit la novlangue, mais c'est le masculin qu'a imposé la traductrice -, c'est la langue une que l'on essaie, non sans difficultés, de rendre commune à tout le continent d'Océania.

Son principal prosélyte est un nommé Syme, dont la mission consiste d'une part, à glorifier Big Brother, autorité suprême sous le regard de qui se trouve constamment placé tout le monde et chacun, d'autre part à dénoncer les " criminels par la pensée et les saboteurs "¹. Écoutons-le parler à la page suivante : " Il y a un mot en novlangue, dit Syme, je ne sais si vous le connaissez : canelangue, " caquetage de canard ". C'est un de ces mots intéressants qui ont deux sens opposés. Appliqué à un adversaire, c'est une insulte. Adressé à quelqu'un avec qui on est d'accord, c'est un éloge.

On aura reconnu là le principe même de la " conversation ". Il suffit donc de connaître le code : la langue des êtres parlants est par nature équivoque, mais elle devient d'un manichéisme lumineux dès lors que vous savez si vous avez affaire à un béni oui-oui ou à un maudit non-non. Les mêmes mots, expressions ou figures de rhétorique peuvent alternativement changer de signe. Voyons-en quelques exemples.

Que Little Brother dise à Big Brother, qui vient d'être brillamment élu : " Bravo, tu as fait un meilleur score que Ceausescu ! ", c'est un trait d'humour au deuxième degré, une délicieuse taquinerie familiale. Rapporté par son récipiendaire en personne, le compliment fera s'esclaffer le monde entier, ou en tout cas, le monde entier représenté par quelques centaines de membres convoqués en Assemblée générale à Barcelone.

Imaginez un instant un compliment de même farine sorti de la bouche d'une persona non grata, par exemple un : " Oui, et maintenant, tous unis derrière le Conducator ! ". Cela devient aussitôt une infamie sans nom, un crime de lèse-majesté, que dis-je, un sacrilège !

¹ G.Orwell, " 1984 " Folio Gallimard p. 82

Je citais tout à l'heure Esope, un Grec, auteur de fables dont s'est inspiré un plagiaire célèbre : Jean de La Fontaine. Quant on appartient à la culture française, il est toujours bienvenu de citer La Fontaine. Cela nous rajeunit et nous aide à comprendre, au cas où nous n'aurions pas bien saisi de quoi il retourne. Vous me voyez venir : La grenouille et le bœuf, bien sûr. Merveilleux apologue, d'ailleurs imité non pas directement d'Esope, mais de Phèdre, fabuliste latin ayant lui aussi pompé Esope : ça ne cessait pas de ne pas respecter le nom propre, dans l'ancien temps ! Le bœuf : masculin - " quoi que... ! ", comme dirait Devos -, mais admettons, masculin, et en tout cas " de belle taille ", nous dit La Fontaine : paraître de belle taille, c'est l'essentiel, n'est-ce pas ? La grenouille : croa, croa, féminine, minuscule et ridicule de prétention... Vouloir se mesurer au bœuf - c'est en tout cas le bruit que l'on a fait courir -, quelle impudence ! On en rit encore jusqu'au fin fond de la pampa argentine où, c'est connu, le bœuf est roi. Et si vous lisez la fable jusqu'au bout, vous verrez qu'elle est encore plus drôle. Il est dit, à la fin : " La chétive pécore (pécore désigne un animal stupide) S'enfla si bien qu'elle creva." Voilà donc ce qui attend ceux qui vous pompent l'air ! Pouvait-on plus plaisamment signifier le désir de mort de l'Autre qui, nous l'a-t-on assez seriné, n'existe pas ? Du reste, toutes ces métaphores animalières censées attirer l'attention sur les géants à admirer et les minus à ridiculiser, donnent de furieuses envies d'un saine retour à Freud, qui lui aussi, savait user de la fable pour rappeler l'essentiel du travail d'un analyste. C'est ainsi qu'il écrit à Jones, dans une lettre envoyée de Rome le 22 septembre 1912²: "... je crois que la diversité de nos dons personnels, intellectuels et autres, se dissipe devant l'énormité de la tâche qui nous attend : elle n'a pas plus d'importance que la différence entre les petites fourmis et les grosses, à qui il est commandé d'abattre une colline. "

A l'heure où le film " Fourmiz " est en train d'envahir nos écrans, la petite fable de Freud mérite d'être méditée, ne croyez-vous pas ?

Mais revenons à notre bon La Fontaine. Si vous n'êtes pas bien en cour, mais que vous aimiez vous aussi notre fabuliste national, vous serez plutôt tenté de citer par exemple " Les Obsèques de la Lionne ". Là, bien que dans tout le reste de la fable ce soit Absternius, un humaniste italien du XVe siècle, qui a été pompé, La Fontaine parle en son nom propre, ayant pu observer personnellement les lèche-bottes de Louis XIV :

" Je définis la Cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître ;
Peuple caméléon, peuple singe du maître,
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simple ressorts ! "

Comment ! Par La Fontaine interposé, ces mille travailleurs décidés, ces mille militants réputés prêts à tout, vous osez les comparer aux " animaux-machines " de Descartes? Quel mépris envers ceux dont on nous répète qu'ils sont de rabelaisiens adeptes de " la dive bouteille ", de talentueux champions de la trouvaille ininterrompue ! Dehors, barrez-vous, " saboteurs ", criminels par la pensée ! Ou plutôt " bye, bye ! ", comme on dit quand on est in, et fidèle lecteur des newspapers made in States...

Bye, bye... : ah, c'est le rêve... les vrais analystes restent entre eux, dans une Ecole " une, grande et libre "... Attention, malheureux ! C'était là la devise de l'Espagne franquiste ! Quelle importance, puisqu'en novlangue, toute devise est réversible. " La guerre, c'est la paix ", peut-on lire, avec quatorze ans de retard sur son titre, dans le roman d'Orwell. Si la guerre c'est la

² p. 216 du gros volume de leur Correspondance complète que les éditions PUF viennent de publier.

paix, on peut alors, tout dégoulinant de transfert, déclarer la guerre de l'amour à ses ennemis préférés : " curé, faux-derche, traître de comédie " ne sont plus que de petits mots affectueux nés d'un gros Witz. " La liberté, c'est l'esclavage ", peut-on lire aussi dans " 1984 ". Et la démocratie donc, quel insupportable carcan ! A moins qu'elle ne soit directe, car dans ce cas, ça change tout...

Voltaire, autre auteur qu'en France il est toujours assez chic de citer, avait prévu cette réversibilité du langage, même s'il était mal placé pour en saisir toute la grandeur. Relisons, dans sa Lettre à Madame Denis, qui n'était autre que sa nièce, son " Petit dictionnaire à l'usage des rois ", inspiré par le comportement de son soi-disant ami, le roi Frédéric II de Prusse : Mon ami signifie mon esclave ; mon cher ami veut dire vous m'êtes indifférent ; entendez par : je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous. Soupez avec moi ce soir signifie je me moquerai de vous ce soir.

Quel mauvais esprit, ce Voltaire ! Que n'a-t-il compris, lui d'habitude si clairvoyant, que des raisons supérieures peuvent justifier cet art subtil de la conversation ! Rien n'est à dédaigner quand il s'agit de sauver l'unité de la secte. De la secte, avez-vous dit ? Quelle horreur ! - Mais pas du tout. Comme l'a écrit un auteur d'exception, et je le cite : " On a dit beaucoup de mal des sectes, mais c'est un tort, car tout est secte." Ce mot ne doit pas faire peur : au même titre que le " caquetage de canard " d'Orwell, il peut avoir deux sens opposés. Il y a de mauvaises sectes, méchantes, rabougries, rassemblées autour d'un " trognon ", il y a des nébuleuses, des cinquièmes colonnes, des suppôts de la forfaiture, etc. Et puis, il y a de " bonnes sectes " : il suffit, pour qu'elles le soient, qu'elles se dotent d'instances statutairement irréprochables, composées d'animateurs, de modérateurs, de conseillers triés sur le volet, qu'elles veillent aussi à ne pas se rabougir, et donc à promouvoir l'extension, l'expansion, la mondialisation, et surtout, surtout, qu'elles soient dirigées non pas par un " trognon ", mais par... Ma Pomme !

Alors chacun parlera la même langue commune, le novlangue du continent analytique, en quelque sorte. Alors verra-t-on mise en application la phrase de Lacan paraphrasant un des " Caprices " de Goya : " Le sommeil du savoir engendré des monstres ". Désormais, il n'y aura plus rien pour le troubler, ce sommeil idéal :

- plus d'AE contestés
- plus d'impasses de la Passe
- plus d'Associations ni de Sections à dissoudre
- plus de Conversations à imposer
- plus de Tirades à tirer en tête des Annuaires
- plus de voyages annulés
- plus d'analysants à détourner du mauvais chemin
- plus de revues, de mails, ni de livres à censurer
- plus de Forums à surveiller
- plus de Journal Officiel à éplucher
- plus de mauvaise graisse à éliminer
- plus de liquidateurs à liquider
- plus de Conseils à conseiller
- plus de démarchage téléphonique à s'appuyer
- plus de Journées d'automne à réorganiser
- plus de Sections cliniques à épurer, etc.

Orwell l'avait bien dit : " La Révolution sera parfaite quand le langage sera parfait. Vers 2050, plus tôt, probablement, toute connaissance de l'ancienne langue aura disparu ". Alors, enfin, pourront régner " la joie et l'enthousiasme d'une communauté retrouvée ", selon l'édifiante formule que j'ai lue récemment dans la bonne presse.